

Bernard habite chez son père. Il vit de petits boulots, et dépense son argent sitôt gagné dans les bars environnants. Ce n'est pas gai chez eux, l'alcoolisme est omniprésent. Pour preuve, son père a tué sa mère un soir de beuverie, alors qu'il n'avait que douze ans. C'était il y a longtemps. Son père a purgé sa peine, il est revenu depuis. C'est un vieillard qui ne quitte plus sa chambre maintenant. Bernard s'en fout, l'essentiel est que sa maigre retraite suffise à payer les charges quotidiennes. On leur fout la paix, c'est tout ce qu'il demande, quant au reste...

Rosie, elle, est une jeune fille un peu paumée qui fleure bon ses vingt ans. Elle est jeune et ne pense qu'à s'amuser, au grand désespoir de sa mère, qui l'élève seule et se saigne aux quatre veines pour elle. Mais Rosie s'en fout : elle veut vivre le grand Amour ! Mais cette rebelle au cœur tendre ne l'avouera jamais. Au cours d'une énième dispute, c'en est trop ! Au milieu de la nuit, elle part, sac au dos, laissant ce simple mot à sa mère : « Je m'en vais vivre ma vie, ne t'inquiètes pas, j'ai besoin d'air ! » Valentine, sa mère, ne reverra jamais sa fille.

Pourtant, Rosie n'est pas partie loin : pouce levé au bord de la route, son joli minois n'a pas attendu bien longtemps, et Rosie n'est pas farouche...

De camionneurs en automobilistes, ses « grandes aventures » l'ont portée à 400 km de là, dans la ville portuaire du Havre. Dans la ville de Bernard. C'est dans son bar fétiche qu'ils se sont rencontrés. C'est dans ce bar fétiche que leurs destins se sont scellés. Un vieux juke-box ringard traîne au fond de la salle. Ça fait quarante ans qu'il joue les mêmes chansons ! « souvenir souvenir », « Alice », « Twist à Saint Tropez »...

Bernard et Rosie ont plusieurs points communs : ils ont grandi avec un seul parent, et se fichent de tout.. Rebelles dans l'âme, leurs regards se sont croisés, et ils se sont reconnus. Ce n'est pas qu'ils soient méchants, pas du tout ! Simplement, ils n'ont pas conscience du monde autour d'eux, seuls leurs plaisirs et leurs envies importent.

Les débuts furent idylliques : Rosie avait enfin trouvé son Roméo et Bernard, la poupée de ses rêves : jolie, toujours prête pour une partie de jambes en l'air.

Que demander de mieux ? Mais comme partout, le quotidien use, peut être encore plus vite dans les quartiers défavorisés. Et ce quartier l'était ! on l'appelait « Chicago » peu de gens, hormis ses habitants, s'y risquaient, et surtout pas à la nuit

tombée ! Le quartier devenait alors plus lugubre que le pire des coupe-gorges de New-York.

Bernard buvait de plus en plus et travaillait de moins en moins. Rosie commençait déjà à se faner alors que cela ne faisait que six mois qu'ils vivaient ensemble ! Les claques n'avaient pas tarder à pleuvoir, les coups de poing et les coups de pieds non plus. Mais Rosie lui pardonnait : il ne savait pas ce qu'il faisait dans ces coups de temps là...il se rendait pas compte... il était saoul ! Alors, pour ne plus se rendre compte non plus, Rosie, « en bonne épouse » s'est mise à l'accompagner dans ses beuveries. Un moyen d'oublier... d'oublier le malheur, les rêves perdus auxquels on se raccroche quand même parce que l'alcool rend tout possible..

« Se bourrer la gueule », ça coûte cher ! Se bourrer la gueule à deux, c'est encore mieux, mais le porte-monnaie se vide deux fois plus vite ! C'est en regardant les infos un midi que Bernard eût l'idée du siècle.. « Ils » venaient d'annoncer la hausse des allocations familiales. Il partit à rire, ses gros yeux globuleux parcourant d'un regard avide et aviné le corps de Rosie.

« - Rosiiiiie ! hurla –t-il, viens là ! j'te bourre le con, et on fait des gosses !! ah ah ah, à la chaîne qu'on va s'les faire les morpions, et à nous la belle vie ! plus besoin de racler les fonds de tiroir, c'est le tiroir-caisse qui vient à nous... et un polichinelle dans le tiroir de ma Rosie ! »

Ravi de sa blague à deux sous, le voilà qui empoigne Rosie par les cheveux et la renverse sur la table. Elle y aura droit plusieurs fois par jour, tous les jours, jusqu'à ce qu'un jour..

« - Bernard, ch'suis cloquée ! »

ça fait plusieurs semaines déjà que ses règles auraient dû venir. Incrédule, elle regarde son ventre, encore plat. Les yeux de Bernard pétillent, comme ça fait longtemps qu'elle ne les a pas vu. Elle en est touchée, elle en a même les larmes aux yeux !

- Ô mon Bernard, on va fonder notre famille !

Bernard, lui, ce qu'il voit, ce sont les quelques billets qui seront les bienvenus pour « fêter ça » !

- Ben alors, perds pas ton temps, va au dispensaire, « ils » sauront quoi faire pour les papiers et tout ça !

Tiens, voilà d'un seul coup notre Bernard moins rebelle.. les mois passent, le ventre de Rosie s'arrondit, elle va plus ou moins régulièrement au dispensaire, maintenant que « le système » est en route, elle ne se rend plus qu'aux visites obligatoires.

L'infirmière du centre, l'assistante sociale, tout le monde sait bien que Rosie est en difficulté, mais tout le monde l'est ici ! « Ils » font avec, de leur mieux, espérant que leur travail n'est pas vain.

Et puis, un soir de mai, Bernard a bu plus que d'habitude, il a arrosé « l'armistice », ça ou autre chose, de toute façon, il est tellement embué d'alcool qu'il ne sait plus grand chose..

Sauf que Rosie « l'a mal regardé » et que ça le met hors de lui. Une rage profonde, sourde, le fait sortir de ses gonds et le voilà qui prend le ventre de Rosie pour un punching ball..

Il frappe, frappe encore et encore, les coups pleuvent sans discontinuer, et Rosie se protège le ventre comme elle peut, mais elle est alcoolisée elle aussi et ne tarde pas à perdre connaissance.

Le lendemain matin, scène d'horreur dans la cuisine, lorsque les deux « amoureux » se réveillent. Rosie baigne dans une marre de sang. A quelques mètres d'elle, un fœtus gît sur le pavé, le cordon enroulé autour du cou, tout cyanosé. C'est la stupeur dans le couple. Pour la énième fois, Bernard demande pardon à Rosie, « il a déconné grave », il ne recommencera plus, c'est juré !

Rosie est bien trop hébétée, groggy, pour faire quoi que ce soit. Pour une fois dans sa vie, Bernard prend les choses en mains. Il lui fait couler un bain chaud, la lave, l'essuie, la couche sur le lit.

« - Ne t'inquiètes pas , je m'occupe de tout ! » c'est à peu près ce que Rosie a entendu dans ses oreilles de coton avant de plonger dans un long sommeil.

Bernard est furieux, merde, il a déconné ! A huit mois de grossesse, ils y étaient presque.. Il voit les billets s'envoler, mais pour l'heure, il faut nettoyer tout ça !

Ni une ni deux, il prend un sac poubelle, y enfourne le fœtus et le placenta, prend une pelle et creuse au fond du jardin avant d'y ensevelir le petit corps.

De toute façon, le jardinet est entouré de tôles, personne ne peut le voir. Tout cela l'a épuisé. De retour dans la cuisine, à la vue du sang qu'il reste à éponger, il est découragé. Rosie s'en occupera bien après tout, il avait fait la plus grosse part du

boulot ! Il prend une bouteille de mauvais whisky et s'affale dans le fauteuil devant la télé. C'est là que Rosie le trouvera le lendemain matin.

En entrant dans la cuisine, le choc ! Elle se souvient alors de tout, dans les moindres détails, et elle est atterrée. Atterrée par la peur. Que vont-ils devenir ? Où est le bébé ? Mécaniquement, comme une automate, elle s'applique à tout nettoyer. Elle a mal bien sûr, ses jambes flagellent, mais elle tient le coup. Elle en a vu d'autres, non ? Ben non, justement, mais c'est pas une raison. Ils vont s'en sortir. Un amour pareil, entre eux deux, ça peut pas finir comme ça tout de même ?? C'est trop bête...

Le pas lourd, traînant, de Bernard se fait entendre. Il s'assoit face à elle. Il lui explique ce qu'elle doit faire, ce qu'elle doit dire...

Elle a perdu le bébé. Elle est déprimée et ne veut voir personne. Ça peut se comprendre ! Tant pis pour les sous, on recommencera. On ira dans un autre dispensaire, tu verras, tout se passera bien !

Et effectivement, la déclaration de décès par fausse couche est passée comme une lettre à la poste, personne n'a demandé à voir le petit corps ! Les parents se sont occupés eux-mêmes des obsèques, point final. Affaire classée ! Il y a tellement de travail....

Mais Bernard a bien retenu la leçon. Plus jamais il ne frappa sa femme, -enceinte-s'entend. Car Rosie eût d'autres bébés, les uns derrière les autres : Johnny pour commencer, 3 ans, puis Eddy, 2 ans, puis Dick, 1 an, et le dernier en date : Elvis.

Tout cela aurait pu former une jolie petite famille. Ça aurait pu, si Bernard avait considéré ses enfants comme des enfants, et non comme des produits d'élevage. Car c'est bien de cela qu'il s'agissait : d'élevage..

Dès sa naissance, Johnny fût enfermé dans une pièce sans fenêtre. Il hurlait souvent de faim. Mais le lait ayant un certain coût, il en eut peu. Et puis, affaibli, sans amour, sans stimuli, il avait fini par pleurer de moins en moins, puis presque plus. Il s'accrochait toutefois désespérément à la vie, car il grandissait. Mais il grandissait comme une coquille vide. Ses frères, Eddy, Dick et Elvis avaient suivi le même chemin. Rosie regardait impuissante, lymphatique, ses enfants aussi absents qu'elle même. Elle faisait le strict minimum, leur jetait la nourriture à même le sol. Passait un coup de balai de temps en temps pour nettoyer les déjections lorsque l'odeur devenait trop insupportable, et retournait boire à n'en plus finir.

Johnny avait trois ans maintenant, mais inutile de l'inscrire à l'école, « ils » n'auraient pas voulu d'un débile de toute façon ! Il ne savait pas parler, ne se tenait pas debout, non non, il était bien mieux à la maison, à l'abri des regards apitoyés.

Coup du destin ? Après Elvis, Rosie ne put plus avoir d'enfant, au grand désespoir de Bernard qui aurait bien voulu augmenter ses revenus. Mais bon, quand le moule est cassé, que voulez-vous y faire ? Elvis, par contre, était différent de ses frères : il n'avait pas arrêté de crier lorsqu'il avait faim, et Rosie, en cachette et pour avoir la paix, l'avait nourri davantage. Elle le sortait même de « sa pièce » quand Bernard n'était pas là. Il avait ainsi pu apprendre à marcher, en se tenant aux chaises, aux murs qu'il pouvait enfin voir. Il avait eu mal aux yeux au début de voir tant de lumière. Mais il était inexorablement attiré par elle. Il voulait sortir de sa condition et avait une farouche volonté pour cela.

Les années passaient. Bernard ne s'occupait pas plus d'Elvis que de ses autres enfants. Rosie non plus ne l'intéressait plus, depuis longtemps déjà. Il avait trouvé plus appétissant ailleurs, et ne rentrait plus que rarement, puis plus du tout. Alors, Rosie avait fini par ouvrir la porte « de la pièce » pour de bon. Elvis avait 12 ans maintenant. Bien sûr, il n'était jamais allé à l'école. D'une façon incompréhensible, comme l'on voit parfois au journal télévisé, les services sociaux ne s'étaient jamais occupés de Rosie depuis sa fausse couche. Elvis avait acquis le langage grâce à la télé beaucoup, à Rosie, un peu. Curieusement, cet enfant était intelligent ! Il était animé d'une force qui lui avait permis de survivre en obligeant en quelque sorte Rosie à prendre un peu plus soin de lui.

Un jour, il était allé dans le jardinet. Il se demandait à quoi servaient les pneus entassés là. Il les a fait rouler, pour jouer.

Et puis, poussé par un désir plus fort que tout, il a gratté la terre. Des bouts de sac plastique noirs se sont émiettés. En creusant un peu plus profond, des os sont sortis de terre.

A ce moment là, un grand cri, long, déchirant, sortit de la cuisine. Rosie était sur le pas de la porte-fenêtre, baveuse, hagarde, tremblante. Jamais Elvis ne l'avait vu ainsi. Il prit peur, alla chez les voisins « M'man est pas bien ». Et ce fût la terrible découverte.

La découverte d'un monde inhumain au pied de chez soi. Un monde de folie ordinaire si l'on peut dire. Les enfants furent placés en institut spécialisé, Rosie en

hôpital psychiatrique. Le père de Bernard lui n'était plus qu'un squelette desséché dans son lit depuis plusieurs années. Bernard resta introuvable.

Elvis, lui, eût plus de chance. il trouva une famille d'accueil non loin du port de plaisance.

C'est assis sur la jetée, les jambes dans le vide, qu'il embrassa l'horizon en contemplant la mer pour la première fois de sa vie.